

DE CIMES ET D'ABÎMES

Nicole MESSIGNAC

De cimes et d'abîmes

Genre littéraire : Roman psychologique

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-7641-7

© Nicole MESSIGNAC

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Deux jolis contes de fées, à mi-chemin entre
« Cendrillon » et « La belle au bois dormant »
que les frères Grimm ne se sentiraient pas en droit de renier...
Ils auraient eux-mêmes pu s'en faire les auteurs
s'ils les avaient écrits au vingt-et-unième siècle...*

FLORENCE

Je viens une fois de plus, bien malgré moi, d'être à l'origine de l'affolement général de la plupart de mes voisins. Un vent de panique s'est soudainement levé sur la petite résidence qui abrite mon modeste chez moi pas plus tard qu'en fin de matinée. Mes chers voisins, je veux nommer ici tous les habitants, propriétaires et locataires confondus, de la résidence « Beaux Rivages » où j'ai eu l'insigne honneur d'avoir pu élire domicile. « Beaux Rivages », c'est un nom bien prétentieux pour un petit immeuble sans caractère du début des années 60 construit à la hâte par les autorités françaises afin d'accueillir les innombrables rapatriés d'Afrique du Nord. C'est également un nom bien trompeur, car de rivages, beaux ou laids, il n'y en a guère à moins de trois kilomètres à la ronde.

Tous aux abris !

Tous à avoir pris la fuite comme si j'étais l'incarnation de la peste et du choléra réunis !

Ce constat ne devrait plus générer la moindre surprise, ni être une cause d'apitoiement sur moi-même qu'il semblerait que quelque chose dans ma personne occasionne toujours de la peur. J'aurais dû m'y faire depuis le temps que ça dure. Car il me faut bien me l'avouer, il y a longtemps, très longtemps que ça dure. Et pourtant, malgré tant d'années à voir se répéter les mêmes réactions d'hostilité ou de panique, je ne parviens pas à m'y habituer. Je ne les comprends pas. Je m'attends désespérément à les voir changer un jour d'attitude, les surprendre à me sourire, à me lancer des regards bienveillants, à me manifester des marques de

sollicitude, et pourquoi pas, rêvons un peu, à m'ouvrir leur porte et m'inviter à m'asseoir à leur table pour un déjeuner ou un dîner à la bonne franquette, des pâtes en sauce ou sans sauce par exemple, ou, plus simplement, à partager leur apéritif de fortune.

Pourquoi serait-ce donc toujours moi qui devrais me contraindre à changer ? Il n'y a guère plus loin de chez moi à chez eux que de chez eux à chez moi. Qu'ils viennent frapper à ma porte, jeunes ou moins jeunes, ils seront toujours bien reçus ! J'entrepouse en permanence toute une collection d'amuse-gueule, de pastis et autres vins cuits dans le placard de l'entrée en prévision de ce jour béni. J'ai même du Whisky pur malt douze ans d'âge et de la Vodka polonaise pour les amateurs de sensations plus fortes. J'ai aussi, ça va sans dire, toute une gamme de jus de fruits et de boissons pétillantes pour les irréductibles du zéro alcool. Je voudrais pouvoir les recevoir dignement. Si ce n'était pas encore tout à fait l'heure de l'apéritif, ça pourrait être l'heure idéale pour prendre un thé ou une boisson glacée. Je conserve également dans des boîtes métalliques rangées par ordre de grandeur sur une étagère de ma cuisine, toute une sélection de thés aux arômes variés pour répondre aux goûts les plus divers : thés verts, thés noirs, thés d'Inde, thés de Chine, thés de Russie, je raffole personnellement du Russian Earl Grey. C'est sans parler de l'accompagnement qui s'impose avec le thé, c'est sans parler de tous mes assortiments de biscuits au gingembre, à la cannelle, au chocolat et de muffins à la myrtille et aux raisins secs qui honorerait les palais les plus fins, jusqu'à celui de la très vénérable Reine d'Angleterre. C'est bien beau de continuer à y croire, mais pour l'instant, je dois me résoudre à attendre, encore attendre, toujours attendre...

Aujourd'hui encore, alors que je vais bientôt fêter mon trente-deuxième anniversaire, ou, pour m'exprimer plus justement, alors que je suis sur le point d'atteindre l'âge ô combien raisonnable de trente-deux ans, je continue à m'étonner. En repensant à la façon dont je me suis exprimée, je viens de commettre un énorme

lapsus : comment en effet parler de fêter quand on se trouve entièrement livrée à soi-même, soi avec soi et seulement avec soi. Rien qui ne ressemblerait plus à un simulacre de fête quand il est déjà annoncé qu'aucune âme ne sera présente à vos côtés pour passer ce nouveau cap. Il n'y aura encore cette fois personne pour m'aider à souffler les bougies chaque année plus nombreuses sur le traditionnel gâteau marron-chocolat que je m'évertue à confectionner pour l'occasion dont je jette systématiquement les trois-quarts à la poubelle. Il n'y aura personne pour m'aider à déboucher la bouteille de champagne que je garde toute l'année au frais et personne pour rire aux éclats avec moi de la mousse qui déborderait inévitablement des flûtes pour se répandre sur la table basse ou sur le tapis du salon. Il n'y aura personne non plus pour me faire une grosse bise sur chaque joue en entonnant joyeusement un « Happy Birthday » de circonstance. Comme j'aimerais qu'un voisin, une personne qui se voudrait amie soit là pour me postillonner dans la figure au moment de souffler les bougies. Comme j'aimerais que les coulures de champagne maculent de taches indélébiles ce vieux tapis râpé jusqu'à la trame. Comme j'aimerais conserver sur mes joues les traces de baisers trop appuyés, même des bleus imprimés bien profonds, je serais disposée à les accueillir avec ferveur...

Il faut que je m'y fasse, il faudrait que je m'y fasse ! Année après année, rien ne change. On me fuit toujours comme si j'appartenais à la race des pestiférées. J'ai l'impression de me répéter à l'envi. C'est comme un leitmotiv, une fixation obsessionnelle, pourtant, force m'est de constater que je ne rencontre jamais que des regards chargés d'effroi ou des œillades en coin remplies d'antipathie partout où je passe. A ne jamais entrevoir la moindre marque d'amabilité, je me vois contrainte de me satisfaire d'une voie solitaire qui au fil du temps n'en finit plus de me désespérer.

Je suis trop souvent triste, trop désespérément triste à pleurer. On dit de la tristesse qu'elle est le synonyme de la colère de l'impuissant ! J'aimerais tant faire partie de la race des forts, de ceux

qui expriment leur colère par l'usage des poings ou par celle du sarcasme, mais il n'en est rien ; faible je suis et faible je suis vouée à rester, avec pour seules armes à déployer, mes immenses déluges de larmes.

Ils, tous autant qu'ils sont, ceux qu'on appelle communément les autres, me donnent l'impression de toujours prendre un air épouvané à la simple vue de ma personne, et pire que tout, c'est que cette constatation désolante s'avère vraie en toutes circonstances. A l'intérieur tout autant qu'à l'extérieur, c'est le même sempiternel schéma qui se répète. Vraie, quand ils me croisent par hasard dans la rue, encore vraie quand ils se retrouvent côte à côte, épaule contre épaule, avec moi dans un magasin ou à l'étal d'un forain du marché, encore plus vraie quand je prends le bus et m'avise d'entreprendre une observation générale des lieux avant de choisir un siège libre, et toujours vraie lorsqu'ils m'aperçoivent dans l'immeuble à travers l'œillet de leur porte ou dans la cage d'escalier.

Je le sais ! Je le sens ! Je n'ai même plus besoin de les voir, tel un animal aux abois, je renifle leur rejet, je respire leur dégoût.

Je pourrais m'amuser à décliner moult circonstances où mes antennes, toujours en éveil, m'ont rappelé à quel point je pouvais déplaire. C'est arrivé dix fois, cent fois, mille fois, mais en réalité, inutile de me faire de vaines illusions, c'est arrivé à chaque fois..., et ça continue, et ça continuera...

Toutes les fois où la rencontre est imminente dans la rue, quand je suis sur le point d'arriver à leur hauteur et qu'ils ont pu me repérer à distance, ils perdent tout à coup le sourire éclatant qui se dessinait jusque-là sur leurs lèvres, se mettent à marcher droit devant eux en baissant le regard vers le bout de leurs chaussures et accélèrent le pas, et là, c'est pour ne prendre en compte que les meilleurs des cas. Ce sont les rares fois où ils n'ont pas carrément décidé de changer de trottoir au risque de se faire écraser par un automobiliste ou un motocycliste péchant par manque d'anticipation.

Dans les allées d'un supermarché, il m'arrive de penser que je dois dégager une sorte de puanteur insupportable pour leurs narines sensibles. Eh bien, tant pis pour ces malheureux ! Dans les supermarchés, on ne fait pas le choix des clients que l'on va croiser à un instant précis, la sélection, elle, ne se limite jamais qu'aux produits proposés à la vente, pas aux personnes qui les fréquentent à un instant donné. On doit faire avec tout le monde, n'en plaise ou n'en déplaise. Ils, toujours eux, les autres, je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils se pincent franchement le nez mais ils me tournent ostensiblement le dos, attrapent avec précipitation le produit alléchant de leur convoitise sous peine d'en faire tomber toute la pile sur leur tête ou celle de leur progéniture, pour diriger immédiatement leur caddie vers la gondole la plus lointaine. Comme s'il n'était pas de la pure évidence que leur caddie encore au trois quart vide ne demanderait pas qu'à se voir rempli de tous les délices exposés dans le rayonnage. Pourquoi, s'il en était autrement, étaient-ils justement à prendre tout leur temps pour consulter d'un œil critique la composition en adjuvants, colorants ou arômes artificiels de tel ou tel article, et ce, juste avant mon approche ?

Dans le bus ! Oh horreur parmi les horreurs ! Je les vois bien. C'est systématique. Ils se planquent derrière leur livre, leur portable, leur magazine ou leur journal. C'est plus pratique quand on a la chance d'avoir un journal dans les mains ; grâce à sa taille une fois tout déplié, il permet de cacher totalement son visage et l'expression malfaisante qui s'y dessine. Alors qu'ils étaient à observer l'environnement d'un œil intéressé à tout ce qui se passait autour d'eux ou qu'ils étaient absorbés par les beautés du paysage, ils prennent soudain l'air concentré à s'en faire exploser la cervelle, et font mine de ne pas être là. « Circulez, il n'y a rien à voir, passez votre chemin... » J'espère qu'ils ne s'y trompent pas. Je les entends tous dans leur sourde prière comme s'ils la criaient à tue-tête cette supplique intime que je pourrais leur dicter : « pourvu qu'elle ne vienne pas s'installer à côté de moi, pourvu qu'elle choisisse une

autre place libre et parasite un autre passager, pourvu qu'elle passe son chemin et me fiche la paix à moi ! »

Dans les parties communes de mon immeuble, c'est encore plus flagrant. S'ils n'ont pas pris par avance la précaution de vérifier à travers leur judas que je prenais l'escalier de l'immeuble au moment de sortir ou de rentrer chez eux et que notre rencontre survient précisément là, dans le hall, dans le local poubelles, sur un palier ou dans l'escalier qui sépare deux étages, ils détournent la tête avec un air de ni vu ni connu. Comme si je ne l'avais pas remarqué qu'ils ne font jamais seulement l'effort de répondre à mon bonjour.

Que ce soit dans la rue, dans les rayons d'un commerce, dans les transports ou bien au marché, je suis prête à considérer qu'ils aient tous de bonnes raisons d'agir ainsi ; je suis toute disposée à leur offrir des circonstances atténuantes. Après tout, ils ont le droit d'être pressés ou encombrés de pensées qui subitement les taraudent jusqu'à leur en faire baisser la tête et à se détourner. Ce ne sont là que de purs étrangers qui méritent à tout le moins d'être crédités du bénéfice du doute. Avec ces autres-là, avec ces inconnus, j'admets humblement qu'il se pourrait que ce soit moi au final qui me fais perpétuellement des idées et tourne parfois à la paranoïa délirante. En revanche, avouons-le, dans l'escalier de mon immeuble, il ne s'agit plus d'anonymes de passage. On se connaît tous ! Il est statistiquement impossible qu'ils soient tous sourds au point de ne jamais entendre mon salut tonitruant destiné à me rendre aimable envers eux, à leur faire savoir haut et clair que je fais la démarche de tenir compte de leur présence et veux faire un pas dans leur direction, en bref, que je suis animée par un élan positif. Comment leur expliquer que je suis une personne inoffensive et que mon contact ne peut en rien leur nuire ?

Je ne suis pas le moins du monde de la race des indifférentes. J'aime les gens ! S'il est un doux rêve que je nourris en secret, c'est celui de pouvoir tisser des liens avec le plus grand nombre.

Pourquoi faut-il qu'ils me le rendent si obstinément mal ? Pourquoi faut-il qu'au mieux, ils m'ignorent et qu'au pire, ils me glacent le sang par leurs attitudes que je ne peux interpréter autrement que guidées par la répulsion de ma personne, et parfois même, par ce qui pourrait s'apparenter à une haine farouche ?

Si je peux me targuer d'être devenue aujourd'hui spécialiste dans un unique domaine, c'est bel et bien dans celui de savoir détecter l'agressivité à mon encontre quand je la surprends dans le regard ou dans l'absence de regard d'autrui.

Mes intentions étaient pourtant parfaitement louables en cette belle matinée baignée d'un ardent soleil de début de printemps, de ces soleils qui mettent le cœur à la joie sans vous écraser pour autant de chaleur à vous en engourdir l'esprit tout en vous faisant dégouliner de sueur. Comme je l'aime, ce climat du Sud de la France dans les intersaisons, il est mon seul ami, le seul à rarement me décevoir.

Je revenais tout juste de faire mes courses au marché hebdomadaire qui trône tous les vendredis sur la grande place du village quand, à peine franchie la porte de mon immeuble, j'ai trouvé un portefeuille abandonné au pied de l'escalier. J'aurais volontiers gravi avec empressement les quatre-vingt-deux marches qui me séparaient de mon havre, mais, bonne fille, et dans le seul but de rendre un fier service à quelqu'un, j'ai posé par terre mes deux gros cabas chargés des succulents fruits et légumes de producteurs qui devraient me tenir toute la semaine, et pris la peine de me baisser pour le ramasser avec délicatesse. A ce moment précis, seul l'instinct a parlé ; je n'ai pas réfléchi et me suis aussitôt mobilisée pour l'action charitable, comme remplie d'une mission de sauvetage. Ainsi je suis faite, investie d'une mission, je me dois de la mener à son terme, et c'est beaucoup plus vrai quand il s'agit de me démener pour les autres que lorsqu'il s'agit de me démener pour moi-même. J'ai alors entrepris de frapper méthodiquement à

toutes les portes de l'immeuble dans l'unique espoir de pouvoir restituer ce portefeuille abandonné à son propriétaire anxieux. Je l'imaginais déjà, pauvre hère, à se lamenter sur sa perte et sur la corvée qui en découlerait inévitablement. Il devrait entreprendre un nombre incalculable de démarches administratives et de coups de téléphone pour faire opposition sur ses cartes et refaire ses papiers. Une vraie galère ! J'en parle en connaissance de cause, je suis passée par là il y a moins de six mois. Un parcours du combattant que je ne souhaite à personne, pas même à mon ennemi juré, pas même à mon affreuse mère à qui je dois l'origine de tous mes maux d'aujourd'hui.

Partout, sans même me donner le temps de m'expliquer, on m'a refermé la porte au nez, et encore, je m'avance beaucoup, ça présupposerait déjà qu'on ait daigné entrebâiller sa porte. Je ne suis pas dupe, je ne suis plus dupe, on m'évite ! Les preuves sont patentes, elles parlent d'elles-mêmes.

En m'avançant tranquillement vers mon domicile, d'un pas légèrement ralenti compte tenu du poids de mes sacs de victuailles, j'avais reçu quelques miettes de pain sur la tête. En levant les yeux, j'avais vaguement aperçu monsieur Canu qui secouait sa nappe par-dessus son balcon. Du coup, j'avais également repéré le couple Murciani du premier étage, ceux qui occupent le plus bel appartement de l'immeuble, celui qui bénéficie d'une double exposition de choix, Sud pour les pièces à vivre et Est pour les pièces à dormir. Ils étaient tous les deux installés sur leur terrasse côté Sud, sans nul doute pour bénéficier des bienfaits du soleil. Ils étaient assis autour de leur table ronde en fer forgé que j'avais surpris madame Murciani à repeindre en rouge vermillon pas plus tard que la semaine passée. Le rouge vermillon, ça m'avait frappée. C'est flashy, ça attire l'œil, au point que je ne me souviens même plus de sa couleur initiale ; sûrement beaucoup trop terne ! Au moment où je suis passée, ils semblaient très occupés tous les deux à siroter un Pastis. De grands verres, une couleur jaunasse,

c'était forcément du Pastis à moins que ce n'ait été du Ricard. J'ai également remarqué qu'ils dégustaient ce que je supposais être des croquants aux amandes, sauf si c'étaient des navettes à l'anis ; d'où j'étais, je n'en percevais ni l'arôme ni le goût. J'aurais parié un billet sur la teneur de leur conversation. J'aurais misé ma plus belle chemise sur le fait qu'ils étaient à blablater en chœur sur les dernières nouvelles du quartier : cancaner à qui mieux mieux sur le dos de leurs connaissances et de leurs voisins paraît être en effet l'un de leurs sports favoris. Ce que j'avance là, il ne faudrait pas croire que ce n'est que par pure médisance parce qu'ils me sont peu sympathiques. J'en suis certaine, je ne les taxe pas injustement ; le fait est que je les ai souvent surpris dans cet exercice de sape systématique à leur insu. S'ils ont pu croire que je ne les entendais pas quand ils gloussaient ensemble à propos d'untel ou d'unetelle, ils se trompent. On ne me la fait pas à moi.

Et que dire de ce vieux cochon de Maurice Paoli qui habite au deuxième étage ? Au moment où je passais en bas dans l'axe de son appartement, il était tout affairé sur son balcon à arracher les fleurs fanées de ses précieux surfinias. Je l'ai vu de mes yeux vu qu'il était en train de leur parler d'un ton tendre et peiné comme s'il s'agissait d'autant de maîtresses à qui il faisait de pénibles adieux. Quand il a réalisé que je levais le regard dans sa direction, il a immédiatement reculé de deux pas, peut-être de trois. Il ne m'a pas échappé que c'était juste dans le but de sortir de mon champ de vision. Ce genre de manège pour se dérober n'a pourtant pas été toujours le cas avec le vieux Paoli, il n'a pas toujours été dans l'évitement de ma personne, bien au contraire ; mais peut-être fait-il partie de ces gens à la mémoire sélective et ne s'en souvient-il pas. Chez moi, c'est un défaut : je me souviens de tout. Je me souviens que c'est seulement depuis que j'ai brandi ma paire de ciseaux contre lui qu'il me hait et reste tapi dans l'ombre, comme transi de peur. Il l'avait pourtant bien cherché ce vieux septuagénaire qui guettait chacun de mes passages devant sa porte. Que ce

soit lui tout baveux, l'œil toujours rempli d'une lueur de lubricité ou son gros berger allemand à la langue pendante, ils devaient avoir l'ouïe bien fine pour reconnaître le son très particulier de mes godillots Caterpillar résonnant sur le carrelage du couloir. A cette époque-là, ça ne ratait jamais : il surgissait de chez lui, me barrait la route, me soufflait des cochonneries ou entreprenait de me harceler de paroles doucereuses et de caresses dont je n'avais cure tout en donnant la vague impression de retenir son chien de près en le tenant court par le collier. Le jour où je l'avais repoussé un peu plus violemment qu'à l'accoutumée, il avait desserré son emprise et fait mine de lâcher son chien sur moi. J'avais été si effrayée que je n'avais trouvé que mes grands ciseaux à sortir de mon sac pour parer à l'attaque.

La vue de cet homme utilisant son chien en guise de menace envers moi avait fait immédiatement résonance dans mon esprit. J'avais été renvoyée subitement à une vision d'horreur, à un épisode de mon existence que j'aurais préféré définitivement, oublié. Je m'étais retrouvée dans une impression de déjà vu, ou plutôt de déjà vécu, un durement vécu avec ce Jean-Michel que j'avais rencontré à vingt-cinq ans. J'avais bien cru que ce Jean-Michel c'était enfin lui, « the one », celui que j'avais attendu depuis toujours. Pour une fois, j'étais acoquinée avec un type un peu moins paumé, un peu moins junkie que d'ordinaire, un type apparemment bien sous presque tous les rapports, nul ne pouvant être en tous points parfait. C'était donc un chouette type qui avait entre autres précieuses qualités, celle de me donner l'impression d'être belle. Jean-Michel avait pour profession celle de photographe de mode. Soucieux en priorité d'esthétique, il n'aurait pas pu porter le moindre intérêt au laidron que j'étais censée être d'après les dires de ma mère et de mes trois sœurs. J'en avais tiré la conclusion évidente, mais sûrement trop hâtive, que c'était parce qu'il me voyait avec les yeux de l'amour et qu'on est toujours plus beau que la réalité dans le regard de celui qui vous aime. Je n'avais pas pu déceler en lui un

être abject qui ne m'avait choisie que comme une proie facile afin d'assouvir de bas instincts zoophiles. Pourquoi avait-il fallu qu'il fasse l'acquisition de cet énorme dogue allemand blanc et noir ? Devant mon inquiétude à devoir cohabiter avec un animal beaucoup plus grand que moi une fois tout déployé, il m'avait garanti qu'il appartenait à ces races impressionnantes par la taille mais au caractère particulièrement docile. Ce qu'il avait omis de me dire, c'est ce qu'il comptait faire de ce monstre. Je l'avais appris à mes dépens très rapidement. Je l'avais appris en constatant qu'il prenait un malin plaisir à lui faire partager notre couche. Je l'avais appris en réalisant qu'il prenait encore plus de plaisir à susciter l'érection de la bête. Salaud ! Tous des salauds ! Finis pour moi les caresses et les assauts des hommes, qu'ils soient jeunes ou moins jeunes, avec ou sans leur chien. Je n'en veux tout simplement plus. Mon corps s'est trop plié à leurs exigences, mon corps ne ploiera plus jamais sous le poids de leurs fantasmes.

Et la mère Boniface, la voisine de monsieur Paoli, alors ! Une obsédée de la poussière, toujours affublée d'un tablier à petits carreaux, son fichu sur la tête et son plumeau à la main même quand elle descend chercher son courrier. Une vraie concierge qui apostrophe volontiers tous les passants qui ont le malheur d'égayer leurs pas devant l'entrée de l'immeuble. Quand je suis passée devant sa porte, j'ai entendu l'aspirateur qui vrombissait à pleine puissance. A ma connaissance, elle n'est pas en possession d'un aspirateur-robot commandable à distance.

A mon coup de sonnette, les Murciani comme le Canu, le Paoli et la mère Boniface ont tous les quatre fait le mort alors que je les savais présents dans les lieux. Les autres non plus n'ont pas répondu, mais eux avaient le droit d'être absents de chez eux. Je ne les avais pas surpris en flagrant délit de refus de m'ouvrir leur porte.

J'en étais à présent à aborder le troisième étage ; trois portes par palier et déjà six silences que je venais d'essuyer les uns après les

autres. J'aurais bien été tentée, mais n'osais toujours pas, ouvrir ce fichu portefeuille, ne serait-ce que pour y découvrir un nom. Si par hasard, ils avaient été là à m'observer tapis derrière leur porte, ils auraient sûrement conclu que j'étais en train de délester la propriété d'autrui de quelques menues espèces. Étais-je à nouveau en plein délire paranoïaque à suspecter tout le monde de me mal juger ? Une pensée m'a traversé l'esprit : il faudrait que j'en réfère au psychologue, à ce monsieur Legentil qui porte si mal son nom et qui me suit depuis maintenant un an, depuis que j'ai déménagé de Paris pour investir l'appartement que m'a légué grand-mère au Pradet. Comme à son habitude, il aura sûrement une réponse évasive à me fournir, ou pas de réponse du tout. C'est comme cela qu'il fonctionne, monsieur Legentil. C'est comme s'il ne voulait jamais se mouiller. C'est comme s'il ne m'écoutait pas. Je le soupçonne d'être dans un rôle obligé avec moi. On lui a imposé de s'occuper de mon cas mais il ne s'intéresse manifestement pas à moi. « Racontez toujours vos salades mais ne comptez surtout pas sur moi pour vous guérir de vos tourments », c'est cela que je décèle à travers son attitude froide et dénuée d'empathie. Quand je me trouve en face de ce visage fermé comme une porte de prison, j'en viens à regretter le Docteur Simon à Paris. Il aura été inefficace parmi les inefficaces puisqu'il n'est pas parvenu à me guérir de mes démons, mais il était tellement affable...

Je venais donc enfin d'arriver devant une porte amicale, la porte de la bonne madame Durand. C'est une vieille dame qui avait beaucoup soutenu ma grand-mère dans les moments difficiles. Grand-mère est morte en me léguant son appartement, madame Durand est toujours de ce monde sans être vraiment complètement dans ce monde. J'avais l'absolue conviction que ce portefeuille en fin box noir surpiqué à la main ne pouvait en aucun cas lui appartenir, pas plus qu'il n'aurait pu appartenir à l'un de ses proches. Je sais que la pauvre femme ne compte plus d'amis ou de parents proches et ne reçoit jamais d'intimes chez elle. J'avais bien connaissance de

tous ces éléments, et cependant, je n'y résistai pas. J'avais tellement besoin qu'on me prête attention et qu'on écoute mon boniment, qu'au risque de la déranger en pleine préparation de son frugal déjeuner, j'y ai été de deux très longs coups de sonnette pour m'assurer qu'elle entende. Avec la vieille dame, je ne courais en aucun cas le risque qu'on me referme la porte au nez. Elle s'empresse d'ouvrir à qui sonne ; tout le monde lui paraît follement sympathique. Pour elle, toute visite représente une façon de rompre un peu d'avec sa solitude. Une vraie rente de situation pour le démarcheur qui passe par chez elle. Il se régale avec madame Durand. Il est pratiquement sûr de repartir avec un contrat dûment signé du moment qu'il aura accepté de rester assez longtemps en sa compagnie pour partager avec elle une tasse de son thé favori dans le service en fine porcelaine blanche de Limoges qui date du temps de feu sa grand-mère. La vue de la vieille dame se fait de plus en plus basse, elle ne discerne qu'à peine les contours. Par contre, elle s'est fait équiper de nouvelles prothèses auditives et prétend beaucoup aimer le son de ma voix qu'elle trouve particulièrement douce et mélodieuse. Les autres n'ont pas le bonheur de connaître la douceur de ma voix puisqu'ils s'écartent systématiquement du plus loin qu'ils le peuvent dès qu'ils me voient me rapprocher d'eux comme si j'étais un vilain canard ou un chat noir qui va leur porter malheur. Dans ce petit immeuble, il n'y a guère que madame Durand pour savoir à quel point je mérite d'être côtoyée de plus près. Elle est la seule à avoir reconnu en moi une personne de qualité, une personne toujours disposée à voler au secours de son prochain. Pourquoi ne la considérerais-je pas comme la personne avec laquelle fêter mon anniversaire ? Sûrement parce qu'elle n'est plus en mesure de dégager assez d'oxygène pour m'aider à souffler des bougies. Voilà un grand paradoxe de la nature humaine qui mérite d'être souligné que, même quand on se trouve au plus profond du trou, même quand on se meurt de sa solitude, on arrive encore à trouver le moyen d'avoir des exigences... Elle n'est pas drôle la vie ?

Madame Durand m'a fort bien reçue. Nous avons évoqué ensemble les souvenirs du bon vieux temps, du temps où grand-mère était encore parmi nous. Elle m'a offert de partager son déjeuner, un grand plat d'aïoli maison qu'elle avait préparé pour plusieurs repas. J'ai accepté et lui ai offert en retour quelques-uns de mes fruits récoltés un peu plus tôt au marché. Nous avons à peine évoqué ma découverte de ce portefeuille car je m'étais déjà résolue à l'emmener au commissariat le plus proche ; d'autres se chargeraient de remplir la mission que je m'étais assignée à ma place. La chaleur et la bienveillance qui se dégageaient de madame Durand, de Francine puisqu'elle a tellement insisté pour que je l'appelle par son prénom, ont suffi à me faire sentir bien l'espace de quelques heures. C'en était déjà trop de bienfaits pour une seule journée. L'espace de quelques heures, je me suis sentie vivante, aimée. J'étais rassérénée. J'avais cessé de me poser les mêmes sempiternelles questions : Mais qu'est-ce donc qui peut bien les arrêter tous autant qu'ils sont ? Mais qu'est-ce donc qui peut les révolter à ce point ? Suis-je totalement folle ou sont-ce eux qui se comportent comme des autistes parés de leurs œillères à toute épreuve ? En sortant de chez madame Durand, j'étais si bien qu'il m'est apparu hors de question de gâcher le reste de ma journée en allant me frotter en personne à des policiers mal embouchés qui m'auraient matée comme une coupable enfin disposée à se livrer. En sortant de chez elle, j'ai pris la seule décision bonne à prendre, d'envoyer ce portefeuille par la poste à l'adresse du commissariat.

Je suis une artiste ! Il serait légitime qu'ils comprennent et me pardonnent pour avoir le malheur de présenter à leur vue des mains si souvent souillées de taches. Ils ont rendu leur sentence par avance sans me laisser m'expliquer. Je n'ai plus l'ombre d'un doute à ce sujet, ils doivent tout simplement penser que je ne me lave jamais les mains, ou pire encore, que je ne me lave jamais du tout, que je ne suis au final qu'une vulgaire souillon, une fille trash qui ne

mérite pas de respirer le même air que le leur. S'ils daignaient me prêter une oreille attentive, j'aimerais pouvoir leur affirmer d'une voix forte que je me lave les mains pas moins de quinze à vingt fois par jour, que je les récure à l'aide d'un tampon abrasif ou d'une pierre-ponce à m'en entamer la peau et que, parfois, je me frictionne si fort que j'en arrive jusqu'au sang. J'aimerais qu'ils soient témoins qu'autant que je puisse m'y évertuer, ce sont ces fichus ciment-colle, glaise et autres peintures qui restent imprégnés dans les sillons de chacune de mes phalanges et sous les peaux de tous mes ongles ; ce sont eux les coupables qui donnent le sentiment que je conserve des années de crasse sur les doigts et sous les ongles, des ongles que je coupe pourtant toujours au plus court. J'aimerais pouvoir aussi leur prouver que je ne prends pas moins de trois douches par jour tant je déteste pour moi-même l'odeur de la transpiration. Malheureusement, toutes ces douches auxquelles ma pudeur m'interdit de les convier, toutes ces douches au cours desquelles je me frictionne méthodiquement au savon de Marseille parfumé tantôt à l'huile d'amande, tantôt à l'huile d'olive, ne parviennent jamais à totalement effacer les odeurs désagréables d'acétone, de térébenthine et autres produits chimiques dont je suis contrainte d'abuser au cours de mes travaux. Tout cela, tous semblent vouloir l'ignorer pour ne focaliser que sur leur première et fausse impression.

Je suis une artiste ! En faisant preuve de la plus grande humilité, je ne vois pas comment me qualifier autrement puisque je crée, j'invente et j'innove ; ce que personne n'a jamais osé jusqu'à présent à ma connaissance, je l'ose. Je laisse voguer mon imagination prolifique à son gré pour concevoir et réaliser l'improbable ; seul l'inconscient parle, la raison n'interfère jamais pour imposer sa censure impitoyable. A quoi puis-je donc donner naissance ? Je tourne, contourne et finalement détourne de leur fonction première toutes sortes d'objets à l'aide de mes précieux petits carrés de mosaïque. Pour ceux que mes travaux pourraient intéresser, je

souhaite qu'ils sachent que je serais capable de recouvrir leur pierre tombale de gerbes de fleurs éternelles rien qu'avec mes jolies mosaïques multicolores. Vous n'imaginez pas à quel point elles peuvent faire sensation mes petites mosaïques dans l'aile Nord du cimetière de Figeac ; en revanche, vous pouvez sûrement concevoir comment elles parviennent à donner une note de gaieté et présentent un caractère unique par leur originalité au milieu de l'univers lugubre que représente la succession traditionnelle de tombes grises. Qu'elles soient en granit, en pierre ou en faux marbre, elles sont toutes plus standardisées les unes que les autres comme s'il s'agissait d'un catalogue des pompes funèbres grandeur nature. De surcroît, et ça ne gêne rien, je vous garantis qu'elles ont la vie dure, tout à l'opposé d'un bouquet de chrysanthèmes qui s'empressent de faner dès que vous avez le dos tourné.

On dirait probablement à m'entendre parler ainsi que j'ai la veine mercantile, que je suis dans la peau d'une marchande à la criée en train de vanter les mérites de sa camelote. C'est faux ! Je ne suis pas d'une nature vénale et ne sais pas me vendre. Cependant, je tiens tout de même à vous déclarer, qu'avec mon arrangement floral à moi, tous les visiteurs continueront à se retourner sur votre tombe et, soyez-en certains, même pour le cas où votre famille oublierait trop souvent de venir la fleurir, ce sera votre chance de ne jamais tomber totalement dans l'oubli. Consolez-vous, grâce à mon intervention, il vous restera toujours des centaines de badauds curieux pour aller y voir de plus près et lire les inscriptions qui leur permettront de savoir à quelle remarquable personnalité ils doivent ce petit moment de divertissement dans un lieu qui n'appelle d'ordinaire qu'au chagrin.

J'ai quelques modèles à proposer des suites de la commande d'un Arménien que j'avais rencontré dans le train de Paris à Marseille. Cet homme au grand cœur n'avait pas fait la moue quand il m'avait vue prendre place sur le siège libre à côté de lui. Il m'avait souri, je lui avais rendu son sourire et nous avons naturellement entamé une

conversation. Ce brave Arménien nourrissait un culte sans bornes à son épouse trop tôt disparue et regrettait de la savoir gisant sous une pierre d'une tonne dépourvue de tout caractère. J'avais été aussitôt envahie par une vague de compassion, les larmes avaient suivi instantanément avant qu'un flash ne surgît tout à coup de mon esprit : je me devais de faire quelque chose de grandiose pour amoindrir sa perte inconsolable. Je lui avais proposé de transformer cette tombe en une pièce unique et d'en faire le clou du cimetière. D'abord surpris, il m'avait accordé la possibilité de décrire mon projet avant de manifester un réel emballement. Son épouse originaire du Lot était enterrée à Figeac. Marché conclu, j'avais fait le déplacement jusqu'à Figeac équipée de ma grosse trousse à outils. Ses beaux-parents, en premier lieu choqués et plutôt récalcitrants car ce projet était très éloigné de la façon dont on cultivait le souvenir de ses morts dans la tradition de leur province, s'étaient finalement laissés convaincre avant de tomber à leur tour dans l'enthousiasme. Son beau-père, maire d'une petite commune avoisinante avait du même coup profité de ma présence pour me faire redécorer la fontaine qui trônait en plein milieu de la place principale du village. Devant l'engouement suscité auprès des habitants, on m'avait également conviée à redonner un peu de joie au mur du columbarium, quelques ornements discrets m'avait-on précisé.

J'avais cru un moment que succès et reconnaissance de mes talents étaient enfin à portée de main. Ce n'auront été que les trois seules et uniques commandes facturées que j'ai reçues à ce jour, et cependant, je refuse de perdre tout espoir ; d'autres Grands Maîtres avant moi ont mis un temps considérable avant que leur génie ne soit enfin reconnu, et souvent, cette reconnaissance sera arrivée post-mortem. Je ne peux pas prétendre que ce travail m'ait rapporté gros argent ou notoriété, mais quelle importance après tout. J'avais fait des heureux en l'accomplissant, j'avais pu lire toute l'étendue de leur gratitude rien que dans leurs regards. Leurs remerciements associés à l'idée de voir mon talent reconnu avaient réussi à me

mettre au comble du bonheur moi aussi. Cette commande, à ce jour restée unique dans son genre, aura néanmoins servi de support pour développer durablement mon inspiration dans le domaine mortuaire. Pendant les deux années qui suivirent cette expérience, je m'étais presque uniquement consacrée à concevoir comment aider les gens à mieux pleurer leurs défunts.

De digression en digression, j'en ai presque oublié l'origine de mon propos. Ah oui ! J'en étais à vous faire part du fait que j'avais tout un catalogue à vous soumettre, mais bien entendu, s'il s'agit pour mieux vous plaire d'élaborer un motif spécial ou de jouer sur une palette de couleurs particulières, mieux vaudrait me prévenir avant qu'il ne soit déjà trop tard. Trop tard pour vous s'entend, car si vous en êtes à vous préoccuper de l'au-delà, c'est que le compte à rebours a déjà commencé. Pour ce qui me concerne, à ce que disent les statistiques de mortalité, j'ai encore tout mon temps, je n'en suis pas encore à calculer le nombre de jours qui me séparent du grand départ. Comme je viens de l'insinuer, l'intérêt pour le funéraire est devenu comme une vocation. Si d'aventure vous comptez vous faire incinérer, ce qui semble être de plus en plus dans l'air du temps, j'ai toute une gamme d'urnes à déposer sur le manteau de votre cheminée. Il en existe pour tous les goûts, que ce soit en termes de forme, de matière ou de coloris. Vous avez bien sûr le droit de ne pas en être encore arrivés à penser à l'après, dans ce cas, vous serez peut-être captivés par les objets insolites que je suis capable de produire. Je fais feu de tout bois, façon de parler car le bois n'est pas ma matière de prédilection, en tout cas pas encore...

Il faut savoir que tous les samedis et tous les dimanches matin, qu'il fasse soleil, qu'il pleuve ou qu'il vente, je ne rate jamais une occasion, je me rends au marché aux puces du Magic World. Equipée de trois ou quatre grands cabas en plastique renforcé, de mes vingt euros en petites pièces et de ma lampe frontale en hiver où le jour tarde à se lever, j'attends impatiemment que six heures

du matin sonnent au clocher de l'église pour aller me poster à l'arrêt qui porte le nom très poétique des « 4 saisons ». Sans exception aucune, dès que je mets le pied dehors, et tout au long du chemin qui me mène de mon immeuble à la station de bus, mon esprit se trouve totalement submergé par la musique de Vivaldi. Printemps, été, automne, hiver, tous les grands airs se bousculent et tonnent dans ma tête.

Six heures dix-huit précises, c'est l'heure du passage du premier bus qui me conduira jusqu'à l'arrêt de l'Almanarre. Ce n'est que le début du périple. De là, vingt bonnes minutes d'une marche au pas de charge m'amènent jusqu'à ce que je considère être mon eldorado à moi. Passé le grand panneau en partie délavé qui signale l'entrée du marché, je me sens revivre. La musique qui résonnait inlassablement sur mes tempes et revenait en force chaque fois que je faisais l'effort de la chasser s'arrête tout à coup net. Le silence à peine revenu, mes yeux s'écarquillent à en sortir de leurs orbites pour faire un premier tour d'horizon. Plus je compte d'allées remplies d'étalages, plus je frétille à l'idée de toutes les bonnes pêches à venir au cours de la matinée. Je peux enfin commencer mes recherches de façon méthodique en observant mes rituels : direction l'allée la plus éloignée pour ensuite revenir en arrière, une allée du Nord au Sud et j'enchaîne, l'allée suivante du Sud au Nord jusqu'à retrouver la sortie ; inutile de m'encombrer dès le départ et d'avoir à trimballer de trop lourdes charges. Parvenue à mon point de départ, j'entreprends de m'arrêter devant chaque stand. J'évite de m'appesantir sur les stands très tentants des brocanteurs patentés et autres marchands professionnels qui ont installé de belles nappes sur des tables à tréteaux afin de présenter avec force esthétisme leurs objets rares et précieux. Avec eux, il faudrait négocier âprement et leurs marchandises resteraient toujours beaucoup trop chères pour le budget que je m'autorise. Par contre, je m'attarde ou plutôt, je passe un temps fou devant les bâches et draps tendus à même le sol par des particuliers

venus se débarrasser pour un modeste prix du trop-plein de leurs armoires et greniers. Et me voilà à farfouiller consciencieusement, y compris dans les cartons non déballés, pour glaner tout ce que je peux trouver d'articles en verre blanc qui pourront constituer de fabuleuses pyramides, des pyramides qui montent parfois jusqu'à hauteur d'homme : bols, verres, pots de yaourt, assiettes, carafes, couvercles, rien n'échappe à mon œil averti de ce qui pourrait s'avérer exploitable. Vingt centimes ici, un euro là, j'en ai toujours énormément pour mon argent.

Chargée comme une mule, mes sacs au bord de l'explosion, je rentre vers treize heures dans mon quatre-pièces cuisine déjà trop surchargé, armée de tous mes nouveaux trésors. Je suis obligée de m'y reprendre bien souvent à deux fois pour monter les escaliers tellement c'est volumineux et lourd à porter tout ça. Une fois la porte refermée sur mon dos et mes trouvailles du jour, je prends à peine le temps d'ingurgiter de quoi me sustenter tant l'appel se fait irrésistible pour exploiter toutes ces richesses prometteuses. La dernière bouchée à peine avalée, les doigts parfois encore gras-seux de fromage ou gluants de jus de fruit, j'attrape mon cahier à dessins et prépare à la hâte quelques ébauches de croquis pour des réalisations possibles. Mon imagination ne connaît pas de limites et en à peine deux temps, trois mouvements, j'ai déjà un prototype sur papier. Je commence alors à opérer un tri de mes objets par forme, volume, largeur, hauteur et vérifie les possibilités d'emboîtement les uns dans les autres. Me voilà prête à me lancer dans la construction proprement dite de l'édifice et allons-y pour empiler et coller d'une façon que d'aucuns jugeraient frénétique. La base de l'ouvrage terminée, je peux enfin m'adonner à ce qui constitue mon plus grand plaisir, sélectionner les couleurs et matières dont je vais le parer, à commencer par choisir d'opter pour : des céramiques ou pour des pâtes de verre ? J'adore le moment où, une fois mon choix fait, je sors de leurs énormes bocal et étale par terre sur le tapis des centaines de petites tesselles. A l'instar du

père Paoli avec ses fleurs, rien qu'à les palper, rien qu'à laisser courir mes doigts sur leurs bords plus ou moins acérés, je ressens une jouissance immodérée. Je suis au bord de la transe. J'en arrive à leur parler avec les mots qu'on utiliserait pour un proche, de ces proches que l'on veut ménager, de ces proches que l'on veut encenser, parfois même avec des mots qui pourraient s'apparenter à des mots d'amour : « non, désolée, ma petite chérie, ce n'est pas ton tour aujourd'hui, je te réserve pour plus tard. Tu sais comme je t'aime, mais ne sois pas triste, toi aussi tu connaîtras ton heure », « ah, toi par contre, tu feras parfaitement l'affaire. Je te mettrai au sommet de mon œuvre, tu seras l'étoile du jour ; elle est enfin arrivée l'heure de gloire que tu attendais depuis si longtemps »

A quoi sert-il donc, tout ce travail d'orfèvre ? A rien, tout bonnement à rien, sauf à faire plaisir à l'artiste, sauf à me faire du bien à moi, sauf à chercher à valoriser mon ego défaillant ! L'Art, ce mot que je veux voir commencer par un A majuscule n'a jamais eu pour vocation d'être utile. On attend de lui qu'il vous émeuve, qu'il vous touche au cœur ou aux tripes, qu'il vous élève, qu'il vous transcende. J'ai malgré tout l'honnêteté de convenir que, pour ce qu'il en est de mes réalisations personnelles, aussi esthétiques et originales soient-elles, elles servent surtout à ramasser la poussière, beaucoup de poussière, un horrible cauchemar pour la ménagère trop maniaque. Je ne pourrai jamais compter madame Boniface au nombre de mes plus ferventes admiratrices.

Dernièrement, j'ai trouvé de nouveaux axes pour stimuler ma créativité. En passant au hasard d'une flânerie devant la vitrine d'un magasin de bric à brac, j'ai découvert des articles qui m'ont interpellée par leur aspect hors du temps. J'ai eu un éclair car je n'avais jamais songé à ces objets pour servir de base à mes œuvres. Depuis lors, je commence à sortir du tout en verre pour élargir ma production aux vieilles chaussures, souliers et bottillons à lacets, et aux vieux vêtements, capelines et corsets. Imaginez un corset d'autrefois bordé de mosaïque sur l'encolure et les emmanchures,

pas très confortable, je l'admets ! Ils ne seraient d'ailleurs pas destinés à être portés, trop lourds, trop raides, mais admettez que ça ferait un effet bœuf si ce corset revisité par mes soins paraissait sur un mannequin à l'ancienne mode dans un coin de votre salon... Toutes vos connaissances répandraient bientôt la nouvelle alentour que vous avez le goût sûr, tout le monde parlerait de vous. N'est-elle pas merveilleuse cette idée de savoir qu'on parlerait de vous en bien ? Je suis si triste de savoir que partout, on ne parle de moi qu'en mal.

Je suis bel et bien ce qu'on peut appeler une artiste, nul ne parviendra à me sortir cette évidence de l'esprit. Je crée à tour de bras, jamais ne laisse mes deux mains au repos tant mon cerveau en permanente ébullition me guide et m'impose de poursuivre ma tâche. Jamais, au grand jamais, il ne me pardonnerait le moindre répit, le moindre manquement. Pire qu'à l'usine, je dois observer la cadence infernale qu'il m'impose. Je n'ai pas droit au quart d'heure syndical des ouvriers. Je dois demander sa permission pour prendre le temps de faire chauffer de l'eau en vue d'un thé ou d'un café et c'est déjà considéré comme le début d'un signe d'abandon, voire de trahison. Ainsi va ma vie, ainsi fonctionne mon logiciel que d'aucuns qualifieraient de totalement dérégulé, et pour l'heure, amer constat, constat tout court, je ne suis pas encore parvenue à surmonter mon handicap.

Toutefois, et ça pourrait surprendre, je confesserai que j'ai eu l'occasion par le passé d'obéir à d'autres cadences. J'ai eu l'occasion de faire l'expérience de ce qu'on appelle une vraie carrière, d'un tout petit bout d'une vraie carrière au regard des quarante années de service exigées pour obtenir une retraite. Cette carrière s'est vue stoppée en plein vol sans crier gare. Le couperet était tombé sur ma tête sans prévenir. Ce ne fut en fait qu'une brève parenthèse dans ma courte vie où chaque matin j'avais eu à me lever sous la contrainte imposée par les règles sociales, où chaque matin à six heures et demie tapantes je pestais contre la sonnerie du

réveil. Je fulminais, je grognais, et pourtant, désormais, j'en suis trop souvent à regretter ce temps-là. Si j'avais à me lever à contre-cœur, c'était au moins en sachant dans quel but ; c'était un impératif qu'exigeait l'extérieur et non un diktat de mon inconscient. Les autres l'imposaient, la société l'imposait et je tirais grand plaisir une fois pleinement réveillée à me plier ainsi et à me montrer conforme. Conforme, enfin presque ! Je n'ai jamais été en retard pour prendre mon poste, n'ai jamais connu une seule journée d'absence et j'ai accompli mon travail avec le plus grand sérieux en essayant de transmettre au mieux mon savoir.

J'ai en effet été autrefois professeur d'Arts Plastiques. Pendant quatre ans, j'ai fait des remplacements au pied levé dans une bonne vingtaine de collèges éparpillés sur toute la région parisienne. Pas plus l'administration que les élèves dont je n'avais pas même le temps d'apprendre les noms n'avaient jamais semblé se plaindre de mes prestations, du moins, rien allant dans ce sens n'était remonté jusqu'à mes oreilles. Je n'étais que de passage pour dépanner, on ne me comptait pas de facto parmi l'effectif de l'établissement. Je venais juste combler le trou laissé temporairement vacant par le titulaire du poste en arrêt maladie ou en congé de maternité ; avec un bouche-trou dont le besoin urgent se faisait cruellement sentir, personne n'aurait eu l'idée de se montrer trop regardant...

Tout s'était gâté quand, de simple remplaçante, je m'étais vue promue titulaire au collège des Sources, un collège de banlieue réputé difficile où les professeurs chevronnés ne faisaient pas des pieds et des mains pour se précipiter. Un collège difficile, à moi, ça ne me faisait pas peur ! J'avais au contraire pris cette nouvelle affectation comme une bénédiction. Enfin, j'allais avoir le temps de connaître un par un chacun de mes élèves, enfin j'allais avoir le temps de découvrir des talents, enfin, avec ce deux-tiers de temps, j'allais ménager des plages de loisir pour mieux me consacrer à mon cher Théo. Mes prestations au collège des Sources auront

à peine duré plus que la période de septembre à décembre que recouvre le premier trimestre d'une année scolaire.

Pour mon plus grand malheur, est arrivé trop vite le temps où tous ceux qui pouvaient s'estimer comme étant mes pairs, que ce fût le directeur du collège, l'inspecteur de district ou même la plupart de mes collègues plus anciens dans le métier, tous, étaient tombés unanimement d'accord pour juger souhaitable de m'envoyer consulter un psy. J'avais dépassé les bornes, soi-disant enfreint les règles de sécurité. Ils m'attendaient au tournant et avaient utilisé la glissade d'un gamin qui s'était soldée par une cheville foulée par ma faute pour me coincer. Ce n'était pas vraiment de ma faute, c'était plutôt de la faute à pas de chance. Ce jour-là, la classe était infernale ; on était à l'approche des vacances de Noël et ils étaient très énervés. J'avais pensé qu'un peu d'air frais calmerait leurs esprits échauffés et j'avais transporté la classe dans la cour du collège. Mon idée était de leur faire faire un concours d'à celui qui réaliserait la plus belle sculpture avec les cubes en carton que nous avions peints et décorés pendant le trimestre. Pouvait-on vraiment m'accuser d'être responsable parce qu'un élève avait raté une marche en descendant l'escalier ? Ils, eux, tous mes pairs m'avaient condamnée. Ils avaient pris rendez-vous pour moi sans solliciter mon avis avec le psychologue scolaire. Il avait, paraît-il, déplacé son programme très chargé pour accourir toutes affaires cessantes. Fallait-il qu'il y ait extrême urgence !

Une heure d'entretien avait suffi. Je me souviens avoir eu la nette impression qu'il l'avait volontairement fait traîner en longueur ; une heure pour moi, mais sûrement pas plus d'un quart de seconde pour lui, pour m'avoir considérée totalement inapte à l'enseignement. En une heure, mon sort avait été réglé. Dès qu'il avait enfin relevé le nez de mon dossier pour me regarder en face, ça avait été pour me déclarer qu'il se sentait incompétent et devait me rediriger vers les mains d'un vrai spécialiste ; seul un psychiatre serait capable de me soigner. Malgré ma révolte intérieure, malgré

le sentiment d'injustice qui s'abattait sur moi, j'avais sagement obtempéré. A la lecture du rapport du praticien, j'avais été immédiatement mise en disponibilité, et ce, pour une durée indéterminée. Il n'était fait mention nulle part d'une échéance me garantissant une possibilité de retour. En clair, je m'étais pratiquement fait mettre à la porte de l'éducation nationale au prétexte que je n'étais pas plus adaptée qu'adaptable pour exercer ce qu'ils nomment tous, le plus beau métier du monde. A ses dires, j'étais susceptible de créer des traumatismes dans la cervelle des petites têtes blondes dont j'avais la charge. Il avait écrit noir sur blanc que, non seulement j'arborais un look « gothic » repoussant à faire peur, toute vêtue de noir avec mes cheveux noirs de geai, mes ongles peinturlurés de noir, mes lèvres et mes yeux maquillés de noir, mais concluait au final que, l'extérieur, à la rigueur, il ne tenait qu'à moi de le corriger. En clair, modifier mon apparence extérieure ne relevait que de ma volonté de troquer le noir pour de la couleur. En revanche, ce qu'il n'entrevoyait pas de transformable à si court terme, c'était mon intérieur. Il aurait semblé, d'après lui, que mon intérieur lui aussi était tout imprégné de noir, un noir à en donner des cauchemars aux plus optimistes. Quand j'en avais eu connaissance par le directeur, mes joues avaient viré à leur tour au noir car un torrent de larmes venait de faire couler tout le rimmel de la paupière inférieure de mes yeux.

J'étais rentrée chez moi et m'étais ouvert les veines. Suicide raté !

C'est finalement à un minimum de six mois d'hôpital psychiatrique qu'il avait trouvé à me faire condamner, ce docteur de la complexité des méandres du cerveau qui n'avait pas su lire en moi. Je l'avais vécu comme une condamnation à six mois de détention pour un crime que je n'avais pas commis puisqu'aucune tête blonde, ou le plus souvent toute brune d'ailleurs, n'avait semblé en voie de présenter de graves séquelles psychologiques à mon seul contact. J'avais donc été contrainte de passer six mois à avaler des

dizaines de pilules par jour, de participer plusieurs fois par semaine à des ateliers manuels abêtissants à peine dignes d'enfants de sept ans, de regarder la télévision pratiquement tous les soirs en compagnie d'une bande de fous qui hurlaient ou éclataient de rire pour des riens, ou encore, quand le ciel se voulait clément, d'errer dans les jardins clos de mur de ma prison comme une véritable zombie. Au début de mon séjour parmi les plus ou moins doux dingues, je parvenais encore à m'adonner au dessin. J'avais même essayé d'intervenir auprès de l'animateur de travaux manuels pour rendre ses ateliers plus attrayants. En guise de remerciements, j'avais été renvoyée vertement à ma place. Alors, petit à petit, mon âme créatrice avait fini par totalement s'étioler. Je n'avais plus eu goût à rien, je n'avais plus été capable du moindre effort de concentration. Au bout du compte, ces six longs mois à rester enfermée dans ma camisole chimique n'auront eu pour seuls résultats, à mon sens, que d'appauvrir mes capacités à exercer mon imagination dans des voies positives, que de réduire mon appétit à socialiser avec les autres et que de contribuer à m'enfoncer un peu plus dans la déraison. Beau bilan pour la sécurité sociale ! Les coûts de mon enfermement avaient participé grandement à l'augmentation de sa dette abyssale et j'étais plus mal dans ma tête au moment où j'en étais sortie que quand j'y étais rentrée.

Quand ils m'avaient finalement relâchée pour laisser ma place à encore plus atteint que moi, à quelqu'un qui devait représenter une réelle menace pour lui-même ou pour la société, ce fut avec une pension d'incapacité au travail et, en contrepartie, l'obligation de me soumettre à un suivi médico-psychologique hebdomadaire : mes rendez-vous du mardi matin à dix heures avec un dénommé docteur Simon. C'était un homme sans âge et sans grâce dont le cabinet poussiéreux se situait par derrière les Buttes Chaumont. On aurait dit qu'ils avaient choisi intentionnellement ce médecin précis, rien que pour m'embêter, son cabinet se trouvant situé pratiquement à l'opposé de mon lieu de vie : vingt-cinq stations

de métro et deux changements pour m'y rendre. Réfractaire à ce devoir imposé, je considérais qu'il faisait son boulot aussi bien qu'un avocat commis d'office l'aurait accompli à sa place avec son prévenu de client ; c'est dire que j'avais le sentiment qu'il faisait bien peu mais je ne pouvais cependant pas lui retirer cette qualité, que c'était toujours avec le sourire et un visage d'où émanait la bonhomie qu'il m'accueillait.

Dieu sait que je ne m'étais pas montrée très clément avec ce brave homme qui se voulait paternaliste envers moi alors que c'était d'une mère aimante dont j'aurais eu besoin. Dieu sait à quel point ces séances représentaient une véritable corvée. Je m'y obligeais tout de même avec la régularité d'un métronome car je conservais assez de lucidité pour savoir que c'était la condition pour rester durablement en dehors des murs de l'asile, HP comme ils préfèrent l'appeler pour être mieux en adéquation avec l'éthique des temps modernes. Mon a priori négatif à l'égard du docteur Simon, l'avenir me donna l'occasion de totalement le ravalé. Tout jugement n'étant jamais basé que sur des questions de relativité, je l'avais ravalé quand j'avais été amenée à le comparer à monsieur Legentil. En comparaison, cet homme était la crème des hommes, cet homme avait le cœur bon. Lui ne cherchait qu'à m'aider, c'est moi qui refusais obstinément de l'aide, ce n'est que moi qui refusais la main qu'il cherchait à me tendre.

On ne réécrit pas l'histoire, le docteur Simon appartient maintenant au passé. A y réfléchir aujourd'hui, j'avais presque décelé ce que je pensais être une certaine tristesse le jour où je lui avais appris que mon départ vers le Sud allait marquer un terme à nos rencontres. Il était sûrement sincère quand, au moment de nous quitter, il m'avait fait une grande accolade en me souhaitant de trouver quelqu'un qui parviendrait mieux que lui à me faire rallumer la petite lumière éteinte tout au fond de moi. Il regrettait de ne pas y être parvenu en cette presque cinquantaine de rencontres qui nous avaient réunies semaine après semaine. Ses derniers mots

sonnent encore dans ma tête : « Bon vent, mon enfant, trouver le bonheur n'appartient qu'à nous seul mais il y a une condition préalable, celle de ne jamais fermer la porte à ceux qui cherchent à vous sauver. D'où ou de la part de qui il vous vienne, il y aura forcément un jour un déclic ! Vous avez été très abîmée. Ressaisissez-vous et croyez enfin en la vie et en tous ses possibles ! »

Durant les six mois où j'avais été internée, j'avais reçu six visites en tout et pour tout, pas une de plus ; six visites, et toutes de la même personne, toutes de ma vieille grand-mère à qui la garde de Théo avait été confiée par le juge des enfants. Effectivement, entre autres sentences, entre autres fractures, on m'avait séparée de mon fils de six ans ? C'était inscrit textuellement dans le rapport, vis-à-vis de lui aussi, on avait considéré que je pouvais apparaître comme un être nuisible, lui créer de graves troubles psychologiques et pénaliser durablement son avenir. Par décret des autorités supérieures, au nom de l'intérêt de l'enfant, j'avais été déchue de mon autorité parentale et interdite de contact avec lui pour une période indéfinie. Priorité à me faire soigner, et, c'était spécifiquement mentionné, suivant les progrès accomplis au fil du temps, on reconsidérerait cette décision implacable. Ce ne furent donc que seulement six visites car ma pauvre grand-mère, la mère de mon père, résidait avec Théo dans la petite commune du Pradet, toute proche de la ville de Toulon, dans ce même appartement où je me lamente jour après jour d'être si désespérément seule aujourd'hui.

Pour grand-mère, c'était une véritable expédition que de monter à la capitale en s'astreignant à faire l'aller et retour dans la journée. Anxieuse de ne pas arriver à temps pour me voir aux heures de visite autorisées, il lui fallait prendre le bus à l'arrêt « 4 saisons » dès l'aurore pour parvenir avec un peu d'avance à la gare routière de Toulon et ne pas rater son train. De là, chargée de boîtes plastique remplies de plats cuisinés maison et de paquets de friandises méridionales qui m'étaient destiné, elle prenait le premier train du

matin à destination de la Gare de Lyon. Au terme de quatre heures d'un trajet qui lui semblait interminable, elle se pressait pour attraper un nouveau bus qui l'arrêtait au coin du Boulevard Port Royal et de la rue de la Santé. Le soir, elle effectuait le même parcours en sens inverse pour monter à bord du dernier train et enfin rentrer chez elle aux alentours de minuit. Pourquoi ne passait-elle pas la nuit à Paris alors que c'était le lieu où résidait le préféré de ses fils ? Il eut paru normal en pareilles circonstances, à savoir qu'elle faisait le voyage spécifiquement pour rendre visite à sa fille, qu'il lui offrît le gîte, et le couvert avec ! Malgré mon insistance à la pousser à dormir sur Paris pour ménager sa peine et s'épargner trop de fatigue, elle trouvait toujours de bonnes raisons, plus ou moins vraies, plus ou moins fausses, pour s'en retourner dans le Sud avec autant de précipitation. La première raison invoquée était toujours la même, bien qu'exprimée à demi-mots compte-tenu de son élégance naturelle. Il transparaissait en filigrane qu'elle ne se sentait jamais la bienvenue chez sa belle-fille et aurait craint de déranger. Grand-mère n'était pas de ces personnes qui supportaient l'idée de représenter une gêne pour autrui, de cela je ne remettais pas sa parole en cause. Je soupçonne pourtant qu'elle omettait de me faire part du plus profond de sa pensée, à savoir qu'elle voulait à tout prix éviter d'être le témoin des mauvais traitements infligés par son épouse sur son fils. Passé ce premier prétexte, je l'invitais alors à envisager de passer une nuit à l'hôtel. Je l'entendais me rétorquer immédiatement que dormir à l'hôtel était hors de propos, qu'une femme de sa génération ne pouvait en aucun cas fréquenter les hôtels au prétexte que ça aurait fait très mauvais genre. Un argument des plus fallacieux ! Qui aurait pu penser que cette vieille dame au port altier pouvait avoir un genre douteux ? Non ! Ce qu'elle préférait me cacher, partie par orgueil, partie pour ne pas m'accabler davantage, c'était que le prix d'une nuitée aurait grevé trop lourdement son budget. A court d'arguments, je la laissais repartir avec la promesse que je m'attacherais à opter pour une